

Les voiles de Maya

Préface

“Lis, voyages et deviens”

C'est ce morceau de papier qui nous attendait posé sur le siège d'à côté qui servira d'exergue à ce petit texte. C'est Olivia, ma compagne et amie qui a trouvé cette maxime à bord de l'avion qui se préparait à nous emmener en Inde, dans le Kerala pour un voyage d'une dizaine de jours avec nos filles Elya (10 ans) et Mili (7 ans) en ce mois d'avril 2019.

La structure de ce livre que je fabrique se veut déconstruite mais par soucis de cohérence, je commencerai par une chronologie des lieux, par une généalogie du périple afin d'offrir à celles et ceux qui auront le courage et l'ennui de lire ces lignes, une perspective plus ample et plus confortable, dirais-je.

J'évoquerai ensuite certains des idiomes qui ont peuplé ce voyage lors duquel j'ai traîné le Gai Savoir de Nietzsche comme on promène un miroir le long d'une route. La réalité décrite, les sentiments exprimés et les idées conçues résultent donc d'une rencontre singulière entre la route au sens littéral du terme, une lecture du texte nietzschéen et une poétique du voyage.

Pour ce qui est de la forme, en lieu et place d'un récit linéaire, je fais le choix de construire ce livre suivant une narrative elliptique et ontologique au coeur de laquelle, les amoureux du principe de non-contradiction malgré tout y trouveront leur lot.

Enfin, j'entends dédier ces lignes à ma famille, mes compagnons de route, de toutes les routes, Olivia, Elya et Mili qui sauront, je l'espère, retrouver entre ces lignes, la magie du Kerala telle que l'avons découverte en ce mois d'avril 2019.

Chronologie

Juin-Septembre 2003 - Mon premier voyage en Inde, dans le nord ouest du pays. Voyage sur les routes de l'Himachal Pradesh, du Kashmir, du Ladak et de la région de Delhi, le tout en partie à moto, une Royal Enfield des années 70 et surtout singulièrement malade, touchés par des amibes. Rencontre avec le Dalai Lama à Dharamsala. Retraite en silence de onze jours au monastère de Vipassana à Daramkot.

11 septembre 2004 - 18 octobre 2004 - Second voyage en Inde pour moi, première fois pour Olivia. Nous visitons principalement les régions de Delhi, du Rajasthan, de Agra, de Bombay et de Goa. Dès lors, l'Inde tiendra une place spéciale dans mon coeur et dans celui d'Olivia pour devenir l'endroit où nous nous sommes aimés et nous avons décidé de passer les années suivantes ensemble.

Septembre 2018 - Je cherche une idée de cadeau pour Olivia dont nous allons fêter les 40 ans en avril 2019. Après avoir caressé l'idée de découvrir le Japon, avec Elya et Mili nous arrivons à la conclusion, que c'est en Inde que nous aimerions fêter l'anniversaire d'Olivia. Décision est prise.

9 avril 2019 - Anniversaire d'Olivia et élections israéliennes qui voient la victoire du parti centre droit Likud du Premier Ministre sortant, Benjamin Netanyahu, des religieux et des nationalistes.

11 avril 2019 - Arrivée à Bombay en Inde. Il est tard, nous avons réservé un hôtel non loin de l'aéroport international afin de ne pas manquer notre vol le lendemain matin. L'hôtel se présente comme une immense version laide de modernité d'un ancien palais indien. Des centaines de chambres, un service à la limite de l'esclavage et surtout une absence de perspective en ce sens que cet hôtel aurait pu se trouver n'importe où ailleurs qu'à Bombay.

12 avril 2019 - Départ aux aurores pour le Kerala. Nous sommes un peu en retard mais nous parvenons à prendre notre avion, direction Kochi où doit nous attendre notre guide. Deux heures et demi de vol. Nous sommes les seuls non-indiens du vol et nous partageons notre excitation physiologique et psychologique avec nos voisins. Première rencontre avec l'esprit du Kerala. Arrivée vers midi à Kochi. L'air y est plus parfumé qu'à Bombay et surtout moins chaud. Des palmiers à perte d'horizon et une sensation de proximité tant l'aéroport ressemble à l'aéroport de Lod en Israël. Notre chauffeur, moustache noire et fière, chemise blanche en coton et à boutons, manches courtes, pantalon de toile noire, chaussures en cuir fermées, nous

attend avec une pancarte faite de papier recyclé sur laquelle à l'encre noire se trouve le nom d'Olivia. Venu sera notre guide et notre ami pendant les prochains jours. Départ pour la ville Kochi où nous allons passé la nuit. L'hôtel se présente comme une machine de béton parfaitement impersonnelle. La journée se poursuit avec quelques visites dans le coin. Nous passons à côté de Jew Town, le quartier juif ancestral devenu musée vivant et où vivent à peu près une huitaine d'indiens de confession mosaïque dans une sorte de zoo humain. C'est samedi et notre guide Venu nous explique dans son anglais si particulier que le samedi, les juifs ne travaillent pas et par conséquent il n'est pas possible de visiter le quartier. Etrange mais pas nouveau pour nous, Venu pense que nous ne savons rien des juifs. Nous sommes israéliens. Et selon lui, il n'y a pas d'équation identitaire entre la citoyenneté israélienne et l'appartenance au peuple juif. Pour lui, point de concept d'état-nation. La visite de la ville phare du Kerala nous laisse une sorte d'amertume et de crainte mélangées. En effet, Kochi transpire d'une sorte de mal-être transitionnel. Cette ville ancestrale a perdu le contact avec un temps oublié pour laisser place à un progrès délavé à l'eau javel occidentale. Le progrès ou l'illusion de ce dernier, voilà semblerait-il ce que les anciens colons ont trouvé pour pouvoir continuer à assoir un pouvoir, c'est-à-dire un contrôle, sur un peuple à la culture multi-millénaire. Les temples hindous sur le bord de la route portent désormais des croix. Les alcôves qui, dans le passé accueillait des statues de Krishna, Vishnu, Ganesh ou encore Kali, abritent désormais le Christ, sa mère et l'ensemble des membres de ce panthéon qui ne s'assume pas. Le décorum reste hindou, les repères symboliques eux ont changé. Mais s'agit-il véritablement d'un changement ?

De plus, il n'est pas une seule et unique église à Kochi qui ne dispose pas d'un complexe d'éducation immense et particulièrement moderne. Les petits sauvages à la foi douteuse peuvent, s'ils deviennent chrétiens, bénéficier d'une éducation de petits blancs. Quelle chance. Enfin, Kochi et ses bazars, Kochi et ses marchés d'épices, Kochi et ses vaches sacrées, Kochi et ses Indiens, tout cela a disparu au profit des Bâta, Décathlon et consorts. Les ambassadeurs blanches ont cédé leur place à des voitures européennes sur des routes au bord desquelles se vautrent des panneaux publicitaires ventant à grand coup de bustes masculins dénudés, les vertus du Body Building. La culture du corps a remplacé celle de l'esprit. Yafet a pris la place de Shem. Pauvre Noé.

La nuit approche et après une petite balade inutile dans les rues lugubres de cette ville perdue entre modernité et histoire, retour à l'Hôtel des Dunes avec en tête l'espoir de prendre le plus de distance avec cette monstruosité de béton.

13 avril 2019 - Venu et sa Toyota blanche nous attend en bas de l'Hôtel. Après une petite heure passée à tenter de nous défaire des bras tentaculaires de Kochi, nous prenons la route, la vraie. Direction Munnar dans les montagnes du Kerala, à deux cents kilomètres de Kochi dans le district de Idukki. Munnar et ses plantations de thé, Munnar le Kashmir du sud de l'Inde, c'est l'esprit rempli d'espoir que nous prenons donc la route. Et quelle route. Celle qui ne suit rien de linéaire, mais qui serpente de manière cyclique au coeur de la région et de l'Histoire. Sourires, dents blanches et feuilles de thé enfin ! Là il y a des vaches car leurs propriétaires ne sont pas menacés d'amende pour les avoir laisser se promener dans la rue. Une fois le bruit de la ville disparu, c'est celui de la route qui emplit l'espace, fort de klaxon, de pneus qui crissent, de bruits de moteurs diesel, de langues qui claquent, de dents qui déchiquètent des morceaux d'ananas, des molaires qui écrasent des chips épicées, de mélodies traditionnelles et modernes, des battements de coeur et des clignements d'yeux sans oublier les oiseaux par milliers qui commencent à se faire entendre au dessus de la mêlée. Cette symphonie nouvelle s'empare de nos corps et nous quittera une fois le chemin terminé. Munnar se trouve à près de 1600 mètres au dessus du niveau de la mer, il va donc falloir monter cette montagne dans le vrai sens du terme. A chaque pente abrupte, Venu doit faire taire la climatisation pour permettre à notre moteur de nous porter encore un peu. La route de Munnar n'a rien d'évident. Elle se présente comme une véritable épreuve physique et ce, malgré le confort dont nous bénéficions. La souffrance nous gagne à chaque kilomètre, une souffrance rencontrée pour la première fois il y a une quinzaine d'années sur les routes du Rajasthan. Une souffrance physique. Elle nous gagne de manière sournoise et amoureuse, sans mot dire, en chuchotant la même litanie avec

une nonchalance nostalgique. Elle nous dit là au plus profond de nos êtres “écoutes, vois et comprends, tout cela n’est qu’illusion”. La vérité est douleur, semblerait-il.

Quelques heures de route que nous buvons avec les yeux, un parc d’attraction local afin que les filles puissent profiter à leur manière également et nous arrivons au BlackBerry Resort, notre refuge planté sur le flanc de la montagne et lequel nous apportera tant de sérénité et de sagesse. C’est Robin qui nous accueille dans ce petit paradis perdu. Chemise de coton bleu nuit parfaitement repassée, pantalon noir au pli impeccable et des chaussures de cuir fermées, Robin se tient là devant nous dans la pénombre de la soirée et son sourire pourtant éclatant se voit effacer par la lumière solaire de ses yeux. Une volonté de puissance se dégage de ce garçon d’une vingtaine d’années qui, dès que nous avons rempli les formalités d’arrivée, nous précise qu’il est singulièrement heureux de nous accueillir, nous qui sommes les “enfants de la terre de Dieu”. Robin est chrétien et accueillir des Israéliens pour lui est un véritable honneur car nous vivons sur la terre de son dieu et non pas parce que nous sommes juifs, c’est à dire des proto-chrétiens. Une fois de plus, dichotomie étrange mais confortable.

Nous montons à bord d’une petite voiture de golf, électrique alors que notre guide Venu nous quitte pour aller rejoindre sa petite chambre louée dans un petit dortoir lugubre du coin. Le BlackBerry Resort se présente comme un modèle de perfection écologique en ce sens qu’il y est interdit de fumer et de boire de l’alcool mais surtout car 100% de la consommation en électricité sont assurés par des panneaux solaires. Et Robin de faire preuve d’une fierté que nous comprenons parfaitement mais qui est nouvelle en Inde. Si c’est cela la modernité au Kerala, alors oui.

Nous arrivons à notre chambre, une petite merveille si bien agencée dont le balcon donne sur la montagne en pente. De la vallée nous parviennent des chants traditionnels qui nous font comprendre que nous sommes là où nous voulions être. Nous sommes en Inde.

15-16 avril 2019 - Tekkadi et la culture du Kerala

17-18 avril 2019 - Kotayam

19 avril 2019 - Vempanar Lake et Allepey

20 avril 2019 - Kanyakumari - Tamil Nadu State

21-22 avril - Poovar et Kovalam

23 avril 2019 - Elections au Kerala et départ pour Bombay

24 avril 2019 - Départ pour Tel Aviv

Avant propos

Dans les pages qui vont suivre, je tacherai non seulement de parler de ce voyage accompli durant le mois d’avril 2019 sur les routes du Kerala, mais il sera également question de faire l’expérience du livre qui sauve et donne un sens à l’absurde en général et au voyage en particulier.

Il sera question de raconter cette vie philosophique telle qu’observée sur les routes de cet état du sud de l’Inde, loin de l’enseignement de cette dite science dont la majeure partie de ses acteurs n’en tirent qu’une sensation de gloire, une sorte de satisfaction personnelle en lieu et place d’éclat et de pérennité. On choisira pour accompagner ces lignes Marc Aurèle à Platon, Schopenhauer à Hegel, Camus à Sartre et surtout Nietzsche à toutes et tous. Nous préférons celui qui a vécu la philosophie et qui n’a pas su ou pu l’enseigner. Il ne sera pas question de théorie, de dissertation mais de récit biographique. Je raconterai, je montrerai avec l’encre phénoménologique blanche. Je penserai comme Nietzsche, c’est à dire que je ne penserai pas comme lui mais avec lui.

Il sera question de tenter d’être nietzschéen, non pas comme celui qui fait du philologue allemand une fin à dupliquer mais davantage un commencement à dépasser.

Puisque je vais mourir, alors pourquoi vivre ? - Puisqu'après la vie, il y a la mort, alors considérons ce qu'il y a avant la mort, à savoir la vie. C'est ainsi qu'il me semble juste de commencer ce passage sur la mort. J'aurais pu arrêter mon choix sur d'autres aspects liés à la mort, tels ceux évoqués par Lao Tseu et qui me font terriblement bailler. "Celui qui vit la mort, bénéficie d'une longue vie". Parfait, mais comment appliquer cette jolie maxime au quotidien ? La théorie, la théorie et encore la théorie. Trop peu pour moi.

En 1991, mon père a déchiré son Thalit, c'est à dire son châle de prière, menaçant ma mère de ne pas assister à ma Bar Mitsva, c'est à dire ma communion. Mettons de côté l'ensemble des aspects symboliques liés au fait que la communion se veut encore de nos jours comme un examen de passage, une initiation, pour celui qui entend devenir un homme. Déchirer son Thalit se présente comme un acte d'une violence inouïe dans le monde juif, en ce sens qu'il est la marque du deuil pour tout homme pieux. Autrement dit, un juif pieux déchire son Thalit pour marquer physiquement la perte d'un parent ou d'un enfant. En ce qui me concerne, mon père a déchiré son Thalit devant son fils refusant de participer à la cérémonie qui devait faire de moi un homme face à sa communauté. Refus de me laisser grandir donc et début d'un deuil. Je suis mort avant de devenir homme.

Puisque je suis mort en 1993, pourquoi vivre en 2019 ?

Justement, puisque cela est fait, puisque la mort ne se présente plus sous les traits odieux d'un monstre ignoble lequel incite du moins la crainte, sinon la terreur d'une injustice faite à la créateur de dieu (au nom de quelle éthique, devrions-nous mourir, nous qui sommes faits à l'image de dieu?), j'ai décidé de vivre une autre vie à partir de 1993, d'accepter ma destinée de fils non-homme, de fils-enfant mort avant de n'avoir vécu. *Amore Fati*. J'ai dès-lors décidé d'accepter et d'aimer ma destinée. C'est ainsi que j'ai vaincu l'idée de la mort. Et Nietzsche de conclure en affirmant que "vivre, c'est repousser sans cesse quelque chose qui veut mourir"¹, en ce qui me concerne, ce quelque chose est déjà mort. Comment donc vivre dès lors ? En voyageant, on confrontant ma pensée, c'est à dire le fruit de ce que je mange et expulse, ce que je vois et vomis, à l'humain et à la nature.

Avoir vécu avant d'avoir vécu - Il est des créatures étranges en ces temps complexes que nous entendons vivre sans se donner la peine de voir ce qui nous entoure en dehors du prisme des écrans de nos existences. Ces créatures, quasi méta-humaines, semblent dépourvues des capacités mentales suivantes: l'émerveillement, la surprise, la contemplation et l'envie. Cette génération d'enfants semble donc avoir vécu avant d'avoir vécu. Et pourtant. Dans les yeux de mes filles, j'ai cru voir en Inde quelque chose de nouveau, une marque d'espoir. Elya et Mili ont appris sur les routes du Kerala, en cette année 2019, à ne plus imaginer à l'avance ce que leurs yeux allaient leur montrer, à ne plus *checker* sur Google, les images des lieux à visiter, à ne plus filmer en lieu et place de regarder. Elles se sont mises à attendre la surprise. Elles ont appris à regarder la nature sans prisme pixélisé lissé et stérilisé. Elles ont compris le sens du murmure des arbres, celui du chant des palmiers. Elles ont saisi qu'il leur fallait écouter ce que les regards des Indiens ont à dire et ce que leur silence tente de cacher. Ces instincts primaires pour certains, d'aucuns les voient comme primaires dans le vrai sens du terme, c'est à dire essentiel au bonheur humain. En Inde, mes filles ont vécu sans avoir vécu. Elles sont devenues des voyageurs alors qu'elles étaient parties en touristes. Elles ont abandonné la technologie carcérale au profit de la liberté des sens. Elles ont voyagé avec leurs yeux, leur bouche, leur peau, leurs oreilles, leur coeur, leurs pieds, leur nez et bien d'autres. Et si leur pensée respective doit leur indiquer où elles se trouvent dans le monde, elle ne doit en aucun cas leur révéler là où elles vont. Nietzsche disait qu'il ne veut "pas périr à [s']impatience et à sauter par anticipation les choses promises"². Tout un programme.

¹ GS, *op. cit.*, p.130

² ² GS, *op.cit.*, p. 288

De la vulgarité comme méthode - De tout temps, mon corps a vomis la vulgarité de tous ses ports tant la chose intime le dégoutait. Cela s'est traduit par le refus du contact physique, la haine de certaines odeurs et le dégoût de tant de sujets à discuter sans parler de la mise à l'index de certains comportements jugés impudiques. Mais ce n'est qu'en promenant le texte de Nietzsche sur les routes du Kerala, comme l'on promène un miroir le long d'un chemin de campagne, que le sens de ce dégoût généralisé pour les choses du corps donc de l'esprit, a pris tout son sens. Si "la nature vulgaire se caractérise par le fait qu'elle ne perd jamais de vue son avantage"³, il n'en demeure pas moins qu'elle fait partie du forfait humain et qu'elle se décline à tous les niveaux de nos existences. Ceci étant dit, cette vulgarité nietzschéenne se fait rare en Inde. Oui, vous me direz, les mendiants et les escrocs tentent de tirer la couverture vers eux à tout moment, cependant je fais le choix de ne pas m'attarder sur ces phénomènes directement issus de la rencontre entre le Colonisateur et le Colonisé. Ce que j'ai vu dans le Kerala, ce sont des êtres humains qui, s'ils n'ont pas mis de côté leur survie et le besoin de subvenir à certains besoins dirais-je basiques, ne placent pas, encore du moins, l'égo, c'est-à-dire l'objet de cette vulgarité, au centre de leur existence. Ils sont là, comme le singe ou le cormoran sont là. Leur être-au-monde ne se définit pas selon des codes concoctés par des influenceurs ou des fabricants d'opinion publique. Leur rapport à leur environnement ne se conjugue pas à la première personne. Ils font partie d'un tout équitable au coeur duquel, et de manière privée, s'exprime un moi anti-freudien qui n'est pas sans me rappeler certains aspects de la culture grecque antique, en ce sens que ce moi s'inscrit au coeur d'une dynamique plus grande, moins tangible que celle de nos existences propres. En effet, nos chers Grecs voyaient dans l'existence une tentative de se faufiler entre les conséquences des décisions prises par les dieux pour ce qui étaient de leur petite personne. Les Indiens du Kerala aiment leur destiné. Ils l'acceptent sans se plaindre, sans se réjouir. Elle est ce qu'elle est et ce, qu'ils y soient ou pas. L'égo n'est pas une fonction mais un murmure de coeur dont le silence relève du sacré. Point de vulgarité donc dans ce monde caché par le voile de Maya, loin de la folie décadente d'un judéo-christianisme qui a fait du moi le bras armé d'une vulgarité faite foi.

De l'erreur - Etre humain n'est pas une identité mais une condition hasardeuse dont les responsables sont des accidents génétiques et une volonté de vie et par conséquent de puissance. *Der Will Zur Macht, Der Will Zum Lebens*. Il est, selon Nietzsche, quatre erreurs pour ce qui est de la condition humaine. Les voici⁴.

1. L'humain ne se voit que ne manière incomplète
2. L'humain s'attribue des qualités imaginaires
3. L'humain se sent dans un rapport hiérarchique faux vis-à-vis la nature et les animaux
4. L'humain invente des tables du bien toujours nouvelles

D'aucuns diront que ces quatre erreurs appartiennent au domaine de la simplicité et du bon sens. Vraiment ? Essayons de les comprendre en 2019.

Comment nous voyons-nous ? Si nous pensons que la complétude de la vision de l'humain quant à sa condition générale dénote du principe de conscience de la réalité, il devient alors impossible de réfuter le propos de l'auteur de *Ecce Homo*. En effet, le principe de réel se veut subjectif puisqu'il est le fruit d'une généalogie qui fait que je porte le regard sur ma condition avec sur les épaules un fardeau vieux de plus de 2000 ans, que je nomme judéo-christianisme. Le réel n'est autre que la rencontre de ce fardeau avec des flux électriques produit par mon cerveau. Dès lors comment peut-il en être différemment que de considérer et d'accepter l'incomplétude inéluctable de notre vision quant à la condition humaine. La réalité

³ GS, *op.cit.*, p. 99

⁴ GS, *op.cit.*, p. 220

De la réalité du corps - La perception du corps dans cette Inde moderne et traditionnelle à la fois, se veut singulière pour ne pas dire unique. En effet, à l'instar de la civilisation judéo-chrétienne qui a hérité de Platon cette haine de la chose corporelle, l'Hindouisme voue à l'endroit du corps une haine sans nom.

Il faut l'abîmer, l'affamer, le blesser, le détruire, le griffer, le brûler, le salir, l'humilier et ce, pour le voir s'évanouir dans l'espace au profit de l'âme. Et le meilleur exemple de nous être fourni par la figure du Sadhu. Et c'est par le truchement de cette dernière, que j'aimerais m'arrêter quelques instants et discuter de la question du corps et de sa place dans le réel.

D'aucun diront que c'est parce que c'est juste que le Judéo-Christianisme paulinien et l'Hindouisme se rejoignent autour du corps, pour ne pas dire du cadavre. Force est de constater que de prime abord, il serait envisageable de trouver des similitudes entre les pénitents chrétiens et leurs homologues hindous, avec quelques nuances que je me propose d'étudier ici. Le Sadhu renonce à toute matérialité terrestre dans le sens étymologique du terme pour se consacrer, ici aussi au plan littéral, à la moksha, c'est à dire la libération de l'illusion, la fin du cycle des renaissances et entend se voir dissout dans le divin en fusionnant avec la conscience cosmique.

Pour ce faire, le Sadhu se doit de procéder à certains renoncements plus ou moins complexes et douloureux pour tout à chacun:

- couper les liens avec sa famille
- ne plus rien posséder de matériel si ce n'est une tunique nommée long
- ne pas avoir de toit
- passer à sa vie à se déplacer pour oublier les attaches
- se nourrir des dons des croyants
- méditer en récitant à l'infini des mantras
- pratiquer l'abstinence sexuelle
- faire vœu de silence
- mortifier son corps

D'aucuns visitent des paradis artificiels pour coller au modèle de Shiva, divinité connue pour sa consommation de Hashish et c'est à l'image de ce dernier, que le Shadhu porte les cheveux longs. Enfin, et c'est sur ce dernier point que j'entends m'attarder et faire une pause sur la route, le Sadhu se frotte le corps avec des cendres humaines pour la plupart du temps, symbole de mort et de renaissance.

L'ensemble de ce rituel qui n'est pas dépourvu d'intérêt pour les voyageurs que nous sommes, s'inscrit au cœur d'un dynamique millénaire laquelle tend à forcer la séparation entre l'âme censée être pure et le corps matériel censé représenter le fardeau du réel.

De plus, l'Hindouisme voit dans ce corps physique l'incarnation par excellence du voile de Maya, c'est à dire de l'illusion.

Autrement dit, pour atteindre le réel, la vérité cosmique, pour coller au modèle divin de Shiva, le saint homme, celui qui est nourrit par les dévots, se doit d'oublier cette enveloppe charnelle, source de tous les maux, la maltraiter et éventuellement la faire disparaître sous une couche de restes humains, afin de se libérer du cycle des renaissances et ne faire plus qu'un avec le Cosmos.

La contradiction totale ne peut s'exprimer autrement. Et j'avoue être assez perplexe face à ce qui est, selon moi, l'un des aspects identitaires hindous les plus proches de l'héritage platonicien légué à Paul.

Il faut donc mortifier ses chairs, oublier ce corps, cette machine qui sert à comprendre le monde, ce prisme qui, lorsqu'il est en contact avec la terre, avec les forces telluriques de notre temps, se veut laboratoire de tous les sens pour le Poète ou ce "traducteur" de multiples forces, ou instincts en perpétuel mouvement pour le Philologue. Ce corps trop lourd pour le Sadhu est pourtant ce qui permet les vivants, ce qui donne sens et vie au vouloirs multiples. Et pour

nombre d'entre nous, sans conscience aucune de ce que je m'apprête à dire, ce corps est ce qui permet la volonté de puissance, c'est à dire de liberté. On est loin ici du fardeau à abîmer. Le questionnement peut se situer également au niveau d'une certaine casuistique de la vulgarité et de la pudeur.

Le corps est ce qui se voit, se touche, qui se sent, qui se goûte et qui s'entend. Refuser son existence intracèque au monde, sa place dans le Cosmos où tout n'est que poussière d'étoile, c'est l'inscrire au coeur d'une certaine forme de refus du monde matériel au profit de l'immatériel. Refuser son corps et sa prépondérance inhérente même à son essence primaire, c'est justement poser un nouveau voile sur le réel.

D'aucun diront que ces propos sont le fruit d'une réflexion hautement matérialiste qui ne laisse place à aucun arrière-monde. Pas faux. Mais il est important, selon moi, de comprendre que la machine qui permet la réflexion, la méditation et surtout la vie, ne peut être reléguée au statut de fardeau sans faire preuve de trahison envers la nature que le Sadhu est censé sanctifier plus que tout.

Mais est-ce vraiment le cas? Le Sadhu en mortifiant son corps de manière ostentatoire attire malgré lui l'attention sur la chose du corps, l'oeil du passant ne voit que ce dernier que cela soit lié à sa coiffe grise de cendres humaines ou bien de ses côtes saillantes par manque de nourriture. Le Sadhu garde pour lui en les inscrivant dans le murmure le plus souvent ou le silence, ses méditations et prières. Il fait donc, selon le Philologue, preuve d'une vulgarité sans nom au sens qu'il n'oublie jamais son propre intérêt qu'il n'entend partager avec quiconque.

Car si pour lui-même, il n'est qu'âme sainte en contact avec le Cosmos, pour le voyageur de la route, il n'est que corps décharné à l'odeur de pestilence, cachés par une tunique de couleur vive. Par la négation du corps, le Sadhu attire l'attention sur ce dernier et par conséquent obtient l'effet contraire à celui escompté.

Si le corps se voulait fardeau sous le voile de Maya, il serait bon donc ne jamais le mentionner et de lui offrir l'oubli comme dernière demeure, mais le Sadhu par son comportement hautement ostentatoire à l'endroit du corps, produit un effet de morale, ordonnant son réel en le coupant en deux parties ennemies et antinomiques quand l'esprit est la réserve de son propre sentiment de supériorité intellectuelle et le corps, et bien, est pour nous, qui passons devant lui.

Enfin, parlons quelque peu de ces passants justement, qui, par culpabilité profonde, offre au pénitent de quoi assurer ses besoins caloriques quotidiens, pour ne pas avoir à faire eux, ce que lui fait. On retrouve ici, une fois de plus, une notion chrétienne du sacrifice. Le Christ s'est sacrifié pour sauver l'humanité. Le Sadhu mortifie son corps, défie la nature et par conséquent le Cosmos, pour sauver tout d'abord son âme mais également celle des généreux donateurs de réel.

Il existe ici une relation d'économie entre les deux parties qui crée comme dans toute religion au final, une dépendance fondée sur l'admiration de celui qui peut s'attaquer au corps comme modèle de morale absolue et celui qui n'en a pas le loisir, la force ou encore l'envie et qui en utilisant une monnaie fondée sur le réel, s'acquitte de son devoir de culpabilité.

Une fois de plus, nous ne sommes pas très éloignés du Confessionat catholique ou encore des achats de prières rabbiniques.

S'il y a quinze ans, je trouvais ce personnage, dans le vrai sens du terme, c'est à dire celui qui porte un masque, intrigant et source de réflexion, dans le Kerala de 2019, je reconnais dans la figure du Sadhu, celui qui renie la nature, sa nature et qui fait offense au Cosmos car il ne s'autorise pas ou plus à comprendre que le corps qu'il possède est ce qui peut, justement, l'aider à lever le voile sur un réel simple, lequel nous montre que ce qui est devant nos yeux est ce monde auquel nous aspirons. Accepter les choses du corps, c'est faire corps pardon pour le jeu de mots, avec la nature qui nous a faits et à laquelle nous appartenons.

L'âme si tenté qu'elle existe, ne peut être autre chose qu'un organe de ce corps, au même titre que le poumon ou la rate et par conséquent il est nécessaire de l'envisager comme une partie d'un tout car il ne serait être d'empire dans l'empire.

De l'amitié - J'aurais aimé avoir le sens de l'amitié, comprendre cette relation complexe et pouvoir par conséquent percer les mystères de cette relation humaine. Mais, à ce jour et alors que la route me montre certains éléments liés à ce type de relation si unique, les voies de l'amitié me restent fermées pour ne pas dire étrangères.

Comme la plupart d'entre nous, je connais l'amitié, sans doute pas au sens biblique du terme. Depuis l'enfance et face au gigantisme judéo-chrétien parental, l'amitié se présente comme le refuge pour les cœurs juvéniles enclins, d'une certaine manière, à goûter à la chose de l'amour sans pour autant la consommer. Car, et ce n'est pas une grande avancée en matière de pensée, l'amitié se vet le plus souvent des appareils de l'amour sans échange de fluides corporels.

Et cette méditation sur la chose de l'amitié de prendre un écho singulier en ce que mes filles, Elya et Mili vivent des moments intenses dans leur petite vie innocente justement du fait du diktat social. En effet, à plusieurs reprises déjà, le sermon dominical de l'Education nationale se veut davantage concentré sur les relations humaines entre les enfants que sur son rôle principal à savoir apprendre à ces petites têtes à lire, écrire, compter et avec un peu de chance à penser. Or, faute avouée à demi pardonnée, preuve de son échec ou pas, les pontes et autres chantres de l'Education ne parviennent plus à se détacher de l'addiction dont ils font preuve lorsqu'il est question d'amitié ou autrement dit des relations sociales qui existent entre les élèves.

Comme si, il serait plus important - que ce terme n'a de sens - de privilégier les relations sociales et amicales entre les enfants par rapport au contenu didactique censé être transmis à ces derniers pour les armer à affronter un monde de plus en plus dangereux au plan éthique.

A la question "comment se débrouille mon enfant en mathématiques ?", le prélat de l'Etat de répondre que ce dernier a beaucoup d'amis. Je suis certain que cette affirmation est connue de tout parent en 2019.

Avoir beaucoup d'amis en primaire serait-il le garant d'une vie heureuse et réussie à l'état adulte au XXI^{ème} siècle ? Si tel est le cas, alors ma vie se veut échec cuisant.

Car l'amitié m'est inconnue ou je dirais me rend mal à l'aise tant elle me pousse vers une zone d'inconfort au centre de laquelle, je me dois de me montrer à nu et d'entrer dans une relation souvent de pouvoir qui me forcerait à donner quelque chose sans pour autant n'attendre rien retour. Pure hypocrisie ici, une fois de plus le voile de Maya. L'amitié telle que vue et conceptualisée par nos sociétés modernes se présente à mes yeux comme l'exemple le plus parlant d'un sentiment devenu bien de consommation qui se vend sur les réseaux sociaux ou qui se troque pour toujours mieux. L'amitié n'est pas don de soi mais dévoilement de son intimité de sa pudeur pour faire croire aux protagonistes que la sensation de confiance est fiable et que lorsque les ténèbres viendront il sera possible de compter l'un sur l'autre. L'amitié est une sorte d'illusion d'optique censée cacher ce que nous ne voudrions pas voir à savoir l'inéluctable solitude de l'humain face au Cosmos.

D'aucun diront sûrement que je fais preuve ici de manque de compréhension face à un phénomène que je ne connais pas ou pire, que c'est mon aigreur qui s'exprime ici sous la forme d'une jalousie mal placée. Peut-être. Mais qu'importe au final.

J'ai connu l'amitié, je l'a connais encore mais force est de constater qu'elle me met dans un état d'inconfort singulier qui me force d'une certaine manière à observer un comportement que je qualifierais d'artificiel. Nous sommes forcés de faire preuve de simulacre en amitié, de renoncer à l'une des lois de la nature, à savoir le principe de nécessité déterminée.

Et cette Nature justement de me montrer sur la route ce qu'elle entend par amitié.

Prenons une vache, confortablement couchée dans la prairie indienne du Kerala. Elle est noire, portant des cornes saillantes et elle mâchouille une mane verte en regardant le monde se faire et se défaire devant ses yeux bovins. Sur son dos, campe un cormoran blanc. Loin de son étendue d'eau favorite, ce vertébré tétrapode a trouvé refuge sur le dos de son ami la vache.

Et parce que nous allons les croiser à trois reprises, ces deux là ne se quittent plus et même plus, ils seraient de véritables amis à en croire Venu, notre guide.

Amis ? Des animaux ? Ont-ils conscience du sentiment amical ? Ou bien cette relation se veut déterminée en ce sens qu'elle est fondée sur une nécessité laquelle participe d'un mouvement

bien plus grand à savoir la volonté de vie? Pour Venu, bien entendu, il s'agit d'une relation "vraie" au coeur de laquelle ces deux êtres vivants s'aimeraient d'un amour platonique réel tels que les humains l'entendent. Ils seraient même la réincarnation d'êtres humains qui se seraient aimé dans leur vie antérieure.

Difficile d'y croire lorsque mon regard s'arrête sur une scène non fantasmée pour le coup. En effet, l'oiseau nettoie le dos de son ami en mangeant les parasites qui s'y trouvent et qui mettent l'animal sacré en danger. Premier niveau de nécessité. Puis, d'un geste lent et stoïc, le mammifère se détourne de la nourriture bénie, se lève difficilement, toujours avec son ami sur le dos et défèque devant moi. Alors le cormoran se jette sur les excréments et se sustente avec, semble-t-il, une certaine délectation naturelle.

Second niveau de nécessité.

Enfin, une fois le repas consommé, les deux amis s'en vont gaiement dans la prairie, toujours ensemble, vainquant la solitude et me laissant, pour le coup seul face à ma réflexion.

Troisième et dernier niveau de nécessité.

Résumons. L'oiseau soigne la vache qui le nourrit et ensemble ils arrivent à vaincre le silence glacé de la solitude face au Cosmos.

Voici ce que la nature veut dire par amitié. Et force est de constater que nous avons une approche bien éloignée de ce tableau. Et pour cause, l'amitié est devenue un outil de contrôle dans nos sociétés modernes, comme l'est l'amour. On fait fis d'être en amitié par besoin et on essaie de se convaincre qu'on est prêt à tout donner sans rien ne recevoir.

Mais surtout ce besoin d'amitié, cette nécessité d'amitié se présente comme un aveu face à l'échec de l'Humain d'affronter un réel fait de solitude. Elle se présente comme le voile posé sur une réalité au coeur de laquelle l'humain est seul ontologiquement. Etre solitaire est une plaie dangereuse pour nos sociétés. Qu'on est contrôlable ensemble mais si libre seul. Etre seul et accepter sa destinée solitaire permet de se fabriquer liberté, de manufacturer son existence autour de ce laboratoire qui est ce corps faits d'atomes. La solitude est un bienfait méconnu de notre civilisation mourante, comme si la peur de l'obscurité n'avait pas été vaincue par la lumière. La solitude et la peur qu'elle engendre à son égard se présente sous les traits d'un héritage issu de la nuit des temps, héritage qui fait que l'absence de reflet dans les yeux de l'Autre nous fait douter de notre existence même.

Cela me rappelle une méditation qui m'a marqué il y a une bonne vingtaine d'années et qui m'a forcé à soumettre à la question la notion d'existence dans la solitude. "Comme puis-je prouver que j'existe quand je suis assis seul sur une dune de sable en plein coeur du désert du Negev?" Si personne ne me voit en entier - car mes yeux ne montrent mon corps que de manière morcelée - comme puis-je être certain d'exister ?

C'est sûrement dans le cadre solitaire que la condition humaine se comprend le mieux, se manifeste le mieux et prend le sens du réel.